

## Chapitre I

### Pourquoi ce livre ?

Il est rare qu'on ait l'occasion de rencontrer nombre d'êtres exceptionnels au cours de notre vie ; pour ma part, j'ai eu la chance d'en compter au moins quatre.

Celui qui est omniprésent dans mon esprit, dans ma conscience, depuis trois-quarts de siècle, est indubitablement mon frère, Albert Memmi.

Le second est Alain Sicard, mon professeur de français de 4<sup>e</sup>, au collège Alaoui de Tunis ; j'ai consacré à cet homme remarquable un chapitre dans mon roman *Les Épines*.

Denis Clair, journaliste, écrivain et poète, est celui qui m'a fasciné durant les quatre années au cours desquelles je l'ai accompagné dans l'animation d'un cercle littéraire, avenue Franklin Roosevelt, à Paris.

Enfin le dernier est Daniel Cohen, mon éditeur ; il dirige la maison Orizons et il a publié huit de mes livres.

*L'homme incandescent* : c'est ainsi que je l'ai défini après l'avoir rencontré et appris à le connaître — notamment après qu'il eut décidé de publier mon roman *Les femmes de Jean* en décembre 2015.

Daniel Cohen n'est pas seulement un éditeur ; c'est un écrivain, voire un grand dans son genre ; il a signé des ouvrages qui me semblent inoubliables. Si peu connu du grand public, de nombreux livres, et une multitude d'articles, lui ont été consacrés, et notamment trois contributions majeures du philosophe, poète et professeur d'université Jad Hatem, le premier en 2003 — en associant largement son nom à Thomas Mann (dyade vertigineuse !) — dans un livre dense intitulé *La femme nodale*<sup>1</sup>, le second en 2009 en mettant en scène Daniel Cohen dans un autre ouvrage, *La reine de Sauveté*<sup>2</sup>, et enfin, en 2011, parmi d'autres auteurs, dans un troisième livre,<sup>3</sup> « Disjonction, le visible et l'invisible chez Daniel Cohen », chapitre III de *Rupture d'identité et roman familial*.

En 2010, vingt et une personnes, s'accordèrent, sans se connaître, pour dire pourquoi, et en quoi *Eaux dérobées* (l'œuvre que je considère comme majeure et magistrale<sup>4</sup>), leur eut paru suffisamment essentielle pour en témoigner.

Ces textes, regroupés sous le titre *Dires croisés sur Eaux dérobées de Daniel Cohen, tétralogie mémorielle*<sup>5</sup> sont précédés d'un : « Propos du dédicataire » puis d'un long entretien entre Joseph Bami et Daniel Cohen. Parmi ces vingt-et-un contributeurs,<sup>6</sup> on trouve des écrivains, (roman-

1. Éditions L'Harmattan, collection « Critiques littéraires », Paris 2003.
2. Éditions du Cygne, Paris, 2009.
3. Éditions Orizons, collection « La main d'Athéna/Philosophie », Paris, 2011.
4. *Eaux dérobées*, Orizons, collection « Littératures », 2010, 1411 pages. Cet ouvrage regroupe, sur papier bible, *Psoas, D'Humaines conciliations, Un Saharien en son dire allemand* et *Où tes traces...*
5. Éditions L'Harmattan, Paris, 2010, collection « Critique littéraire », 303 pages.
6. Par ordre alphabétique et dans l'ordre de la table des matières : Benoit Aubierge, *À l'heure du temps qui ne s'efface, Daniel Cohen et sa force d'écriture*. Audrey Aubou, *D'exil, de mémoire et de vengeance*. Jean-Pierre Barbier-Jardet, *D'Humaines conciliations, une œuvre démiurgique*. Monique Lise Cohen, *La*

ciers, poètes et autres), des enseignants, des psychanalystes, des chercheurs, des historiens. Je reviendrai plus loin, et longuement, à ces contributions.

Enfin, en 2014, ce ne sont pas moins de trois nouveaux ouvrages qui lui sont consacrés : *Une âme juive, méditation autour d'Eaux dérobées de Daniel Cohen*<sup>7</sup>, est signé par Monique Lise Cohen ;<sup>8</sup> *80 GY. Rayonnements de Daniel Cohen*<sup>9</sup>, par Éric Colombo : il entretient, comme moi, une relation amicale — et j'oserai dire affectueuse — avec notre auteur — son livre romancé prend forcément quelques libertés avec la réalité ; et le troisième, de Françoise Maffre Catellani, s'intitule : *Daniel Cohen, l'écriture et la vie*<sup>10</sup>.

Pourquoi ai-je eu envie, à mon tour, d'écrire un livre sur cet homme particulier ? La réponse n'est pas simple : je l'ai dit — Daniel Cohen donne d'emblée l'impression d'être un personnage de roman ; mieux encore, il semble se

*césure de la lettre au cœur de l'universel. Maurice Couturier, Maternelle conciliation. Odette David, Lire Daniel Cohen. Nadine Dormoy, Une trilogie essentielle. Toufic El Khoury, Des textes maudits ? Alain Goulet, Une crypte interne. Jad Hatem, L'écriture comme histoire du cosmos. Henri Heinemann, L'autofiction de Daniel Cohen. Lilyan Kesteloot, Métamorphose d'un rejet. Nicole Koskas, Elle, jouissance d'un lancingement. Olivier Larizza, Daniel Cohen, écrivain de la perte. David Mendelson, Conciliation et fiction, géographiques et littéraires. Lucette Mouline, Le jeune homme et la mère. Léonard Rosmarin, Tempéraments inconciliables. Martine Sagaert, Ad aperturam libri. Gianfranco Stroppini de Focara, La ténébreuse et profonde unité d'une œuvre magistrale. Antoine de Vial, Un formidable huit clos. Cécile Wolf, Daniel Cohen dans son œuvre.*

7. Éditions Orizons, Paris, 2014, collection « Miroirs et contre-miroirs/Contemporains ».
8. Pas de lien familial avec l'auteur, Monique Lise Cohen, décédée en 2020. elle fut docteur ès lettres et auteure de nombreux livres. Philosophe de formation, théologienne, son œuvre s'articule à travers nombre d'ouvrages essentiellement littéraires, théologiques, poétiques et historiques.
9. Éditions Orizons, Paris, 2014, collection « Miroirs et contre-miroirs/Contemporains ».
10. Éditions Orizons, Paris, 2014, collection « Miroirs et contre-miroirs/Contemporains ».

confondre avec son œuvre ; aussi lui ai-je proposé de donner un ouvrage plus abondant : en somme relater sa vie, en me servant de ce qui a été écrit sur lui, et, en particulier, de tout ce qu'il a écrit lui-même — sur ses passions, ses bonheurs, ses malheurs, ses réussites, ses échecs. Besoin impérieux de témoigner, de partager et, ainsi, de faire découvrir l'homme et son œuvre.

À l'inverse de ce qu'ont voulu entreprendre certains des auteurs<sup>11</sup> précités, ma démarche est autre : faire connaître la vie de cet homme en me servant de ses propres écrits, et désigner son œuvre à ceux que j'aurais pu persuader. D'ordinaire, dans mes romans ou mes essais, j'avance à tâtons ; je me laisse guider par les personnages, par la température et la couleur des jours, glanant et picorant dans mes souvenirs, dans mon imaginaire.

Or au fil des semaines et des mois, l'entreprise relative à notre personnage s'avéra difficile, lourde d'émotion, presque douloureuse. Écrire sur quelqu'un qu'on admire n'est pas chose aisée. Pourtant, l'amorce de cet ouvrage avait été, il m'en souvient, presque magique : comme si elle relevait d'une nécessité impérieuse !

Les années passant, ce travail demeura en chantier. J'assistai, impuissant, non pas à l'essor de mon projet mais à une constatation : sa stérilité ; j'étais tétanisé après que j'eus écrit telles moutures et telles versions inabouties.

11. Ainsi, par exemple, Monique Lise Cohen s'est seulement intéressée à la judéité de Daniel Cohen, tandis que Françoise Maffre-Catellani a analysé certains de ses livres, comme *Psoas* (réédité bientôt, sous le titre *Ma mère*), *Où tes traces...*, *Un Sabarien en son dire allemand* (réédité bientôt sous le titre *Paris-Berlin / De la déconstruction au XX<sup>e</sup> siècle. Itinéraires d'un lecteur. 2022-2023* et *D'Humaines conciliations* réédité en 2020 sous l'intitulé *Prague de leur fenêtre*).

Je comptai les années. Il s'en déroula cinq avant que je ne réussisse à échafauder la structure définitive : passer enfin d'une écriture horizontale à une architecture verticale — j'avoue avoir été étonné de cette rigueur nouvelle.

Bref, ce livre tranche, et dès l'abord, sur les treize que j'ai déjà commis.

Je fus obligé d'élaborer la trame des chapitres nécessaires à mon témoignage : pour les nourrir, je profitai, dans l'intervalle, de plusieurs textes magistraux, signés de notre auteur, et combien essentiels pour moi : l'échelle de sa vie y est posée : sans tabou, sans fard, sans complaisance.

À moi donc d'y puiser, craignant la profusion, les risques, la subjectivité et l'arbitraire de mes choix. Un de mes professeurs avait coutume de dire : « Choisir c'est éliminer. » Redoutable !

Voyez sa maladie et sa passion presque charnelle de la littérature et des livres (jusqu'à l'obsession)<sup>12</sup> ; voyez son désir immodéré de posséder des bibliothèques, — elles feront de lui un écrivain et un éditeur. Tout cela est omniprésent dans son œuvre ; les extraits choisis correspondront largement à ces sujets. Il y a aussi les souvenirs de son enfance passée au Sahara, la figure de la mère et du père, ses amours, ses amertumes et ses chagrins...

J'ajoute ceci : en écrivant ce livre, et ce faisant en rendant hommage à Daniel Cohen, j'ai le sentiment de rendre également hommage à mon frère Albert Memmi qui nous a quittés le 20 mai 2020, l'un et l'autre ayant en commun d'avoir passé leur vie à lire et à écrire, d'avoir en partage

12. « ...Les livres m'avaient mangé, m'avaient cancérisé, et, de leur boue, il convenait de s'extirper, de se redresser... », écrit Daniel Cohen à la page 582 de son ouvrage *Le Trésor familial des rythmes*, dont il sera beaucoup question dans ce livre.

cette passion de la littérature et de l'écriture. Elle forge leur existence. Ils s'en expliquent d'ailleurs largement.

Mais à qui est destiné ce livre ?

D'aucuns connaissent déjà l'homme, et ont du respect et de l'estime pour lui — d'autres ont bénéficié de sa confiance en étant édités par sa maison d'édition. Et qui seraient heureux d'avoir en main un livre qui, s'il ne peut retracer sa vie intégralement, donnera au moins un aperçu de la force de son style, de la profondeur de ses sentiments, à travers ce qui a été dit et écrit sur lui, ce qu'il a lui-même révélé sur lui, sur ceux qu'il a aimés.

Le livre que j'aurais pu intituler — *Daniel Cohen par lui-même* — est aussi destiné à ceux qui l'ignorent ; ils découvriront un homme étrange et attachant, passionné — et passionnant — et plus encore *incandescent*.

« Résumer » une œuvre de plusieurs milliers de pages, n'est-ce pas une entreprise hasardeuse ? Y aurait-il un risque à manquer l'essentiel, notamment la puissance de ses textes ?

Malgré tout, j'aime à croire que le lecteur s'en satisfera ; qu'il ait envie<sup>13</sup> d'acquérir et de lire l'œuvre entière de Daniel Cohen : de cette découverte, de cette immersion, on en sort troublé, bousculé.

L'enrichissement qu'apporte la culture de cet homme : voici ce que j'aimerais vous faire aimer.

13. Du moins, je le souhaite.

## Chapitre II

### L'enfant

La découverte de la vie, de la magie des couleurs ;  
et de la lumière du Sahara ;  
l'insouciance et les premières révoltes

« [...] Il est né un vendredi soir, au nord-ouest du Sahara algérien, à la toute fin du mois d'octobre 1950.

Il est né en bordure de la route des caravanes qui longeaient, jadis, les dunes du grand Erg occidental, du Tafilalet au Touat, et transportant l'or, les pierres précieuses et les esclaves du sud, le blé, le corail et les étoffes du nord.

Il est né dans une ville où le commerce régnait mais où il connut la privation.

On rapporte que des milliers de personnes vinrent rendre hommage au nouveau-né le lendemain de sa naissance. Il ne garda de cet événement, bien

sûr, aucun souvenir, mais qu'on le lui eût raconté maintes fois exaltera son imaginaire. La magie des mots fut, dès lors, son terreau dans lequel son enfance puisa reconnaissance et différence. La démesure, fruit légitime de la faconde, ne souffrait, dans cette région de la Saoura, ni doute, ni embarras, mais s'inscrivait, au contraire, dans la légitimité des êtres et de leur rapport au monde, si bien que tout individu avait la possibilité de devenir le héros d'une mythologie nouvelle, le demi-dieu d'une allégorie inattendue, s'il était capable d'entendre résonner en lui la parole de l'humanité entière.

Qu'importe, par conséquent, si la réalité donna lieu à des dizaines de personnes, plutôt qu'à des milliers, venant davantage rendre hommage à l'oncle, riche propriétaire terrien, qu'à un nourrisson. Ces rois mages, par milliers, furent le plus beau des dons, celui-là seul que le pouvoir des mots engendre. On y devinerait, à rebours, un état de grâce, semblable à celui qui opéra, jadis, le passage de la tradition orale au tout premier écrit, et dont l'héritier susciterait toute sa vie, par son origine et sa quête incessante du Verbe, ferveur et engouement et leurs doubles maudits que sont l'indifférence et la solitude. »

« [...] Des noms de familles juives de sa ville natale lui revinrent soudain en mémoire. Puis surgirent l'immense Place des Chameaux et son animation continue. S'imposèrent ensuite, à son palais, les saveurs sucrées des beignets de la première dent, du makrouit aux dattes et au miel, des cigares à la pâte feuilletée ou encore des oreilles d'Aman au citron et à la confiture de prune. Il trouva ainsi, dans la réminiscence de sa prime enfance et de son cortège de correspondances, une forme d'apaisement... »



« [...] Il conserva une vieille canne sculptée au couteau par l'un de ses aïeuls. Son père aimait à dire qu'elle remontait à la nuit des temps. Ce bout de bois s'était aventuré à maintes reprises dans les dunes ensorceleuses et impitoyables du Sahara. Elles étaient le vestige de l'érosion des roches devenues sable qui avait succédé, lui, aux immenses terres verdoyantes et fertiles. Cette canne avait aidé ses ancêtres comme elle l'avait aidé, cet hiver, lorsque la marche était devenue trop ardue... »

Il me plaît de commencer ce chapitre par ces textes<sup>14</sup> imagés et poétiques, empruntés à Éric Colombo<sup>15</sup> et extraits d'un livre difficile à classer : récit, roman, témoignage, je n'ai pas pu faire la part de la réalité et de la fiction — qu'importe. J'ai été séduit, puis ébloui par ce livre court de cent-trente-huit pages, mais si riche, j'en conseille vivement la lecture. De plus, bien avant de découvrir ce texte d'Éric Colombo, intitulé *80 GY*<sup>16</sup>, qui est la plus haute dose de rayonnement ionisant dans les thérapies anticancéreuses, Daniel Cohen m'était apparu, comme je l'ai dit, dès ma première rencontre avec lui en 2015, comme un homme incandescent ; ce sentiment s'était ensuite fortement renforcé au fil de nos échanges, par téléphone, par mails, par sms.

De passage à Paris, j'ouvrais la porte du local où siégeait la maison d'édition dans le 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris, visite qui se poursuivait quelquefois par des promenades dans le quartier, ou par une pause déjeuner, ou quand il

14. Éric Colombo : *80 GY, Rayonnements de Daniel Cohen*, Orizons, Paris, 2014, pages 9 à 10 pour le premier extrait, puis pages 38 et 39 pour le second et enfin page 135 pour le troisième extrait.

15. Éric Colombo, né en 1972, est professeur de Lettres, écrivain et photographe.

16. En radiothérapie, les radiations se mesurent en gray (GY).

m'invitait chez lui, dans ce petit appartement du 3<sup>e</sup> étage d'un immeuble à la façade modeste<sup>17</sup> ; je ne cessai pourtant jamais d'ouvrir grand mes yeux pour m'en pénétrer, ce « petit », dis-je, peut-être à tort<sup>18</sup>, mais si confortable et à l'univers si chaleureux, très personnel, rempli de livres des sols aux plafonds, et entre les bibliothèques de somptueuses peintures, parfois exubérantes, de son ami Ellis A. Ware. Je l'assaillais de questions sur son passé, et lui exprimai, sans pudeur, mon affection ; je l'aimai pour son immense culture et sa modestie, sa beauté et son courage, — j'y reviendrai. Il me répondait sans détours. Je pourrais ainsi conter son enfance, ses parents, ses deux sœurs, et, parmi ses amants, celui qui l'a peut-être le plus bouleversé ; conter Blanche, sa chatte, compagne exquise, l'enchantement de sa vie.

Je lui laisse la parole. Il est intéressant de voir comment il rapporte<sup>19</sup> tel ou tel autre événement :

« [...] Ma mère raconta ma naissance. J'avais quatre ans. Je serais né parmi les anges, qui m'auraient déposé dans les fleurs. »

« [...] Elle me contraignait d'aller au Talmud Torah tout en débitant les grosses banalités cen-

17. Il m'a expliqué n'avoir pu disposer, dans le centre de Paris, que de ce lieu, en ces temps déjà lointains : il ne pouvait en offrir d'autre à sa mère très malade. Présumée condamnée, à l'issue d'un cancer généralisé, il voulait qu'elle disposât d'une chambre nécessaire à son hygiène de vie. Après sa mort, son deuil imposait d'y demeurer. Il en a fait un antre fascinant. On peut dire que sans en être, certes, à l'origine, son écriture, les livres qu'il a écrits, ceux qu'il a édités, relèvent spirituellement de cette aventure existentielle. Et ledit appartement s'est comme fixé, dans sa mémoire et dans sa construction intellectuelle, indispensable à sa marche, à sa survie en somme, quels qu'aient été les inconvénients et les aléas.
18. Je dis petit, avec mon regard de provincial, habitué à vivre dans une vaste maison.
19. Daniel Cohen, *Le Trésor familial des rythmes*, pages 142 et suivantes. Éditions Orizons, collection « Littératures », 2018.

sées esquiver le roman de l'engendrement. Elle ne savait pas que j'avais été mis au fait par Lune, la pittoresque gouvernante de mes cousins... »

« [...] La vérité [dira celle-ci], mon fils, ton père il a mis la quiquette den li hench<sup>20</sup> de ta mamane ; qu'est-ce que tu crois, ma parole, il a une grosse quiquette. Ti aussi ti auras une quiquette ! quel mehyouf<sup>21</sup>, pourquoi ti ris ?... »

« [...] “Lorsque tu vins du ciel”, assura ma mère, “la ville entière le sut. Et le jour de ta circoncision, cinq mille personnes t'honorèrent.” Le chiffre faramineux qu'elle avait avancé heurta derechef ma raison. C'était comme si la place des Chameaux avait été noire de monde. “Cinq mille ici”, rétorqué-je !... “Tu es bête mon fils ! je te l'assure, dès neuf heures du matin, les gens venaient par groupes. Les hommes d'abord pour assister à la circoncision. Les femmes ensuite. Malgré ta fatigue, tu les observais avec intérêt, étonné qu'il y ait autant de monde devant ton berceau. Cela dura jusqu'à minuit. Il n'y a jamais eu fête aussi fréquentée<sup>22</sup> et il n'y en aura plus.” »

« [...] — Nous n'étions pas aussi pauvres ?

“ — Décidément tu ne crois à rien. Il te faut tourner le couteau dans nos plaies. Ne manges-tu pas à ta faim ? N'es-tu pas le garçon le mieux habillé de cette ville ? ” »

20. Daniel Cohen nous précise, dans sa note numéro 21, que « hench » signifie « serpent » en arabe ou en judéo-arabe.
21. Et dans sa note, numéro 22, que « mehyouf » signifierait, en arabe ou en judéo-arabe « sale, vaurien » ; il dit ne pas en être sûr.
22. Évoquant ensuite la naissance de sa petite sœur Joëlle, il écrit pourtant, page 148 du *Trésor familial des rythmes* : « ...Je vis, heureux, une brochette de femmes venues offrir leurs félicitations... [...] La réception qu'on offrit après quoi était à l'échelle de notre réalité Ma mère était heureuse. »

Et encore :

« [...] Mes parents<sup>23</sup> me conçurent cinq ans après la fin de la guerre. Leurs familles s'étaient établies, depuis des siècles peut-être, dans une portion modeste d'un gigantesque désert. Des générations s'étaient succédé, avec des fortunes diverses. De vieilles communautés juives s'étaient éparpillées dans les provinces méridionales du Maroc et de l'Algérie. Je naquis dans une maison qui aurait eu quelques airs, avait prétendu ma mère ; mon premier souvenir ne diffère pas tant du dernier. Peut-être l'ai-je affadi par suite d'une répulsion excessive des gens alentour ; je ne connais pas d'enfant qui aime sa pauvreté<sup>24</sup> — je n'ai pas aimé celle de mes parents. Colomb-Béchar, ou Béchar depuis son algérianité, est situé sur le méridien de Greenwich et, à cette échelle, à un doigt du Grand Erg occidental. Sans doute y ai-je vu à foison des ciels somptueux, une lune irracontable, aux sourires aguicheurs,<sup>25</sup> plus ou moins orangés, digne de Méliès ; des bassins d'étoiles si lumineux qu'on les croirait descendre de leurs années-lumière et entamer, pour nous, leur pavane ;<sup>26</sup> la ville, nichée sur un haut-plateau, à l'orée de la palmeraie, montait vers elles. Qui étais-je ? Pourquoi ma mère, pourquoi mon père ? Et le trouble devant l'infinité du monde au-delà de notre pré carré faisait sourdre, de mon tréfonds, cette étrangeté : j'étais étranger parmi les miens. Il y avait eu surtout, et fort loin sur le rayon de la mémoire, comme un éveil à la mort au point d'en

23. *Id.*, pages 15 et suivantes.

24. Dans plusieurs de ses livres Albert Memmi exprime son véritable dégoût de la pauvreté.

25. Enfant, je m'adressais souvent à la lune, elle était ma confidente.

26. Déjà, on se rend compte de la richesse de sa langue, de la beauté de son verbe.

avoir ponctué mes phrases au prorata de l'usage du nom de Dieu. Il fut, peut-être, le premier et le dernier de ceux prononcés par ma mère dans une journée. Mon père, comme en bien des choses, en avait raffiné l'emploi. Le souvenir de notre maison sera refoulé impitoyablement : je suis stupéfait d'y avoir à nouveau pénétré et d'avoir remué ses fantômes. Elle ne disparut pas à l'instant où nous la fuîmes ; cependant après quelques semaines, je l'exclus pendant des dizaines d'années. »

« [...] Me voici revenu à l'enfance matricielle, sur le chemin curieux d'une réenfance : enfance mesurée, protégée, à partir d'autres cheminements : un jour le cercle se refermera. »

« [...] J'avais<sup>27</sup>, dès ma quatrième<sup>28</sup> année, cédé au plaisir solitaire. Il m'avait emporté, et, de tension en tension, le foudroiement ultime m'avait plongé dans l'inconnaissance de tout : à mon réveil, j'avais eu la sensation d'une énergie moins fulgurante que la décharge de tantôt mais tout aussi merveilleuse et vitale. Le souvenir de cette expérience m'apportera, en la première enfance, plénitude et bonheur à l'idée que mon corps pût produire ce rayonnement. D'instinct, je sus que je ne pourrai pas le communiquer ni demander à mon père ou à ma mère qu'il m'en explique les origines [...] Le plaisir solitaire se poursuivit les années suivantes, jusqu'à ma huitième année, puis se tarit complètement. Il revint à l'éveil du désir, à l'âge de la puberté. Je retrouvai le foudroiement de jadis après que se fut cristallisée la mutation physiologique, plus ou moins gênante la première

27. *Id.*, pages 138 et suivantes.

28. Je n'ai pas, en ce qui me concerne, le souvenir d'une sexualité aussi précoce, je crois que je ne me suis éveillé au plaisir solitaire qu'à partir de six ou sept ans.

fois : érection et éjaculation. Très longtemps, ma mère, et, d'une certaine manière mon père, furent coulés dans la catégorie des asexués. »

« [...] Il y a dans la sexualité des adultes quelque chose d'impensable pour l'enfant... Tout coït, si ardemment souhaité, apparaît pourtant intumescent, transpirant, malodorant, hygiéniquement douteux et tranche sur l'ascendant moral des géniteurs présumés relever d'une pureté éminente et définitive... »

« [...] L'enfant donc<sup>29</sup>. Là-bas. Tantôt la frontière se fixait selon telle angoisse ou s'élargissait à partir de telle détente. Les femmes s'occupaient de l'économie domestique ; elles avaient pour mission d'éduquer ; elles veillaient à la virilité des garçons, gage de respectabilité sociale ; en cas d'échec, le dernier mot revenait au pater familias. Les mots que j'exprimais, avec les maladresses de mon âge, désespérèrent mes parents ; s'ils avaient ressenti une pointe de fierté ici, ils censurèrent là : surtout ne pas détoner. Mon tempérament leur posait problème ; comme ils s'en voulaient, ils se taisaient ou affadissaient mes propos, enfin me culpabilisaient — j'attirais l'attention des méchants, disaient-ils ; leur pauvreté s'accompagnait d'un surplus d'émotions : les écraser dans l'œuf, telle était leur dessein. Éviter les remontrances : notre situation d'assistés — vue telle — induisait quasi mécaniquement remontrances et sermons. »

« [...] Je devinais, et à ses odeurs, le souffle, bientôt tempétueux, d'un océan sec ; il ondoyait dans le ciel et le colorait d'un jaune-vert qui tournait, peu à peu à l'ocre. L'air asséché était

29. *Id.*, page 17.

irrespirable. Des vagues de sable se formaient en geysers. Du soufre. Le vent ! Il barrait la ville, galopait dans les rues, frappait les murs, tourbillonnait sur la grande place et, durant plusieurs heures, une nuit, marron, tombait — une malédiction biblique, une fin de monde bruyante et vorace. »

« [...] Quel âge, avais-je ? Trois ou trois ans et demi tout au plus [...] »

« [...] Nous attendions que le ciel remontât moins braillard et moins poisseux. Les sols avaient été couverts de spirales jaunes. Dehors les pics de l'Atlas s'étaient effacés. Partout, dans les cours fleuries, sur les murs couverts de glycine, sur les carrés de pois de senteur, de renoncules ou de roses, aux pétales saccagés, des encolures, grisées par le jeu de la lumière crépusculaire, s'étaient déposées — haillons du grand habit dunaire. Et ce poudroier enduisait les chaussures, les routes, les arbres. La ville blanche avait été vampirisée : entre effilement de sa grogne et ultime grondement, le vent, en son finale, hoquetait, s'affaiblissait, puis mourait dans un silence effarant : le sable avait tout envahi. Nous nous pincions, nous sourions. Mais dans moins d'une demi-heure, le ciel oxydé et à sa suite l'immensité s'azureraient ; le soleil déplierait sa lumière resplendissante. Nous étions au Sahara ! L'Océan sablonneux, j'aurais aimé en voir l'immensité si seulement l'on m'avait fait gravir la montagne, là-bas au-dessus du Territoire, si proche de mon regard — “mais si lointain” avait tempéré ma mère ; j'avais imaginé un buisson ardent, celui que mon père avait évoqué, d'une voix calme. »

« [...] À l'école maternelle,<sup>30</sup> il y avait un petit Breton ; il parlait très bien, il m'en souvient, et avec une manière précoce de poète en herbe, des artichautières — et des chardons violets alentour — dans la ferme de son grand-père. Un printemps, bambin, je m'étais précipité vers le carré où croissaient ces chardons, dans la ferme de mon oncle, en l'oasis de la *Debdaba*, au pied de collines rocheuses ; là, et là-bas, croissaient des palmiers, d'orge et des blés, des figuiers et des nopals, des vergers, des bosquets d'abricotiers et de grenadiers ; levant les yeux, nous apercevions le ciel sourdre, et d'un tenant, de la majestueuse Afrique ; qu'un azur sorte de ces terres enflammées, n'est-ce qu'une image ? J'ai pu observer, ailleurs, d'autres puretés mais guère à ce degré de fusion ; sur le fond se découpaient les penes des dattiers ; leurs régimes : de fastueuses promesses... Entre le prestige de Biskra et la somptueuse masse verdâtre de la *Debdaba*, telle que je la recueille sur le filin de la mémoire, il n'y a qu'une distance apparente ; à la ferme, nous allions donc nous aérer et voilà que, pour tenir entre mes paumes, un capitule parmi les centaines de plants potagers, j'avais glissé, m'étais cassé le bras. [...] De quelle famille, le rejeton breton sortait, quelle importance ? [...] Pas de châteaux mais une pièce commune, un amour étouffant et aliénant trop tôt ; pas de meutes de chiens, qui, du reste, m'inspirent un indicible malaise ; en revanche, des troupeaux de chats.... »<sup>31</sup>

30. *Où tes traces...*, dans *Eaux dérobées*, page 1279.

31. *Où tes traces*, texte mémorable de Daniel Cohen, ici dans sa version de 2010, a été entièrement refondu, à l'occasion de sa réédition de 2022 (parution prévue en novembre).



« [...] Sur<sup>32</sup> la place, un dôme immense. Un gigantesque jute, réuni par fragments cousus, recouvrait l'espace des maraîchers d'Ouakda. Voiles blancs des Musulmanes — robes claires des femmes européennes ; les pois de lumière piquaient la toile, se convertissaient en cercles, tatouaient la chair des acheteuses ou se déposaient, en nimbes, sur les voiles. Saurai-je pourquoi l'odeur des brassées de basilic ou de coriandre s'exaltait dans cet espace grouillant ? Sa pompe excitait nos papilles et nos yeux ; si midi sonnait, nous défaillions d'une faim sourde et inexplicable : n'avions-nous pas casse-croûté à dix-heures ? Il faut être peintre, par la connaissance des volumes et de tout l'abécédaire des couleurs ; rendre, au plus près, cette mer vert-or. Les salades, les bottes de légumes, les radis avaient, sous la lumière tamisée, ce je ne sais quoi d'ombragé ou de tigré que l'on voit dans les palmeraies ou les jardins à la même heure ; la verdure, les maraîchers la soignaient avec amour ; ils l'humectaient par intermittences... »

« [...] La nuit : son rayon resplendissait — une lune presque toujours couleur de feu, et, dans la part de l'enfant en moi, énorme, au-dessus des cimes, en périgée. Serait-ce celle qui me parut raser les montagnes, prête à fondre sur elles ? J'avais quatre ans. »

Ici, une pause : si j'ai pensé nécessaire de citer ces longues descriptions<sup>33</sup> — du reste somptueuses — c'est pour dire combien Daniel Cohen, enfant, a été marqué et impressionné par la nature, par l'observation de son environ-

32. *Le Trésor familial des rythmes*, pages 90 et suivantes

33. Il en est bien d'autres dans ses livres, il y revient souvent.

nement, et cet émerveillement ne l'a jamais quitté (que de fois, en nos conversations, j'avais admiré sa science dans ce domaine), et, ce n'est pas un hasard, s'il a été jusqu'à faire tapisser ses murs — certes, les quelques surfaces rares qui ne sont pas couvertes par ses très nombreuses bibliothèques<sup>34</sup> — de plantes et de fleurs peintes par son ami Ellis A. Ware. La peinture la plus flamboyante étant celle qui figure dans sa chambre à coucher ; elle représente des tournesols.

Je poursuis le récit de cette enfance, dans ce Sahara si envoûtant et si mystérieux, à partir des extraits de ses ouvrages. Ses rêves, ses observations des scènes de rue, des comportements des gens qui l'entourent ; voyez ses portraits saisissants de femmes notamment, les chameaux<sup>2</sup> sur la place des marchés, ses découvertes, sa fascination pour le ciel, les nuages, la nature.

Des premières révoltes contre des parents à qui il reproche leurs faiblesses, leurs petites lâchetés, voire leur bassesse face à un oncle riche et puissant. Voici quelques extraits qui me paraissent significatifs ; je suis frustré d'en abandonner d'autres, tout aussi délicieux.

« [...] je jouai,<sup>35</sup> le jour, avec le soleil. Je le fixai jusqu'à ce que la lumière blanche s'assombrît, puis noircît ; j'encourrai la cécité par combustion du nerf optique. Je ne le savais pas, j'en avais l'intuition. Exaltation plus forte que ma propre alerte. La pluie de couleurs était un appel, comme pour d'autres, l'océan se désire au plus intime

34. La découverte de l'univers intime de Daniel Cohen, qui m'avait fort impressionné la première fois, fut une source d'inspiration pour mon propre roman *Mathilde une passion à Oléron* édité par Orizons en 2020.

35. *Id.*, pages 95 et suivantes